

Domination, «sexualité créative» et diplôme : bienvenue à l'École des arts sadiens de Saint-Denis

Marie Albatrice a ouvert en janvier en Seine-Saint-Denis une école dédiée à la pratique du sadomasochisme. Dominatrice professionnelle, cette ancienne salariée d'un grand cabinet d'audit doit composer avec les a priori que véhicule son activité. Rencontre.



Marie Albatrice, aussi connue en tant que dominatrice professionnelle sous le nom d'aXelle de Sade, a ouvert en janvier 2022 en Seine-Saint-Denis l'école des arts sadiens. B.E.R.G.A.M.O.T.E



Par [Alexandre Arlot](#) et [Mathieu Janin](#)



Le 12 octobre 2022 à 12h45, modifié le 12 octobre 2022 à 14h40

Lorsqu'on pénètre dans le vaste appartement qu'occupe Marie Albatrice dans [le quartier de la Plaine à SaintDenis](#), difficile d'imaginer que l'endroit, cosy et moderne, appartient à [une dominatrice professionnelle](#). « J'ai fait attention à ce qu'on ne puisse rien voir depuis l'entrée », confie la propriétaire des lieux. C'est en avançant dans le salon qu'une cage noire et rectangulaire disposée au bas d'un mur attire l'œil.

Juste à côté, un coffre fait face à la grande table d'une cuisine ouverte sur laquelle vient s'affaler Darwin, un sacré de Birmanie. Sa maîtresse ouvre la porte. Apparaissent des martinets et des boîtes en plastique.

« Dans celle-ci, c'est le matériel médical, indique Marie Albatrice. Dans celle-là, tout ce qui est lié à l'orgasmologie. » Quelques instants plus tard, celle dont on ignore le véritable prénom et l'âge sort de ses pochettes plastiques ses cours sur les fondamentaux du BDSM (pour « bondage, discipline, domination, soumission, sadomasochisme ») ou sur les douze archétypes de Jung. Depuis la rentrée, son appartement accueille chaque samedi les élèves de l'École des arts sadiens, qu'elle a ouverte en janvier dernier.

Au sigle qui désigne le bondage — le fait d'attacher son partenaire —, la domination et le sadomasochisme, la spécialiste de « sexualité créative » préfère celui de Mecs. « Le BDSM joue avec quatre choses : le mouvement, l'émotion, le comportement et les sensations, explique-t-elle. C'est le terrain de jeu des aspects les plus sombres de notre personnalité, qui ne sont pas admissibles en société. »

« Je pénètre d'autres personnes, mais je ne suis jamais pénétrée »

Voilà huit ans que cette Francilienne, titulaire d'une maîtrise de droit et d'un master en intelligence économique, a troqué une carrière dans un grand cabinet d'audit pour la domination. « Je viens d'une famille qui, sur ces questions, est assez prude, racontet-elle. Enfant, j'avais une curiosité que les autres n'avaient pas. Je me sentais un peu comme le vilain petit canard. »

L'ablation d'un sein et la perte de ses cheveux en raison d'un cancer lui ont fait prendre conscience de sa « vocation ». Artiste dans l'âme, Marie Albatrice s'intéresse alors à l'érotisme des corps mutilés, sujet dont elle tire une exposition photographique. Certaines œuvres sont présentées au Grand Palais ou [aux Rencontres d'Arles](#) (Bouches-du-Rhône).

En 2014, elle participe, avec une dizaine de personnes, au lancement d'Érosphère, « le festival participatif des créativités érotiques » inspiré d'un événement organisé outre-Rhin. Cette même année, elle abandonne l'univers des ressources humaines et devient dominatrice sous le pseudonyme d'aXelle de Sade (la graphie a son importance). La Bonbonnière, son « donjon », se trouve dans le XVIII^e arrondissement de Paris.



La Bonbonnière, «donjon» de la dominatrice professionnelle aXelle de Sade, se situe dans le XVIIIe arrondissement de Paris. Abigail Auperin

« Je suis une travailleuse du sexe, au même titre que les prostituées de rue, les actrices pornos et les accompagnantes sexuelles, précise-t-elle. Je pénètre d'autres personnes, mais je ne suis jamais pénétrée. »

Trois « master class » animées par le patron de la Fistinière

Le BDSM a longtemps évolué aux marges de la société avant de sortir de l'ombre dans les années 2000. De « Salò ou les 120 Journées de Sodome » de Pier Paolo Pasolini à [« l'Empire des Sens »](#) de Nagisa Oshima, en passant par « Maîtresse », avec Gérard Depardieu, ces pratiques ont d'abord investi le cinéma d'art et d'essai, avant que le succès des livres puis des films de la saga [« Cinquante nuances de Grey »](#) ne les popularise.

Des séries comme « Sexplorations » sur BrutX ou « Bonding » sur Netflix poursuivent l'entreprise de normalisation. Par les fantasmes et les préjugés qu'elle charrie, l'activité n'en reste pas moins controversée. « Ce métier-là vous empêche

d'être un citoyen à part entière, regrette Marie Albatrice. On évolue en dehors de la société. Si je dis à ma banque ce que je fais, elle me ferme mon compte. »

Régulièrement saisie à ce sujet, la Cour européenne des droits de l'homme reconnaît aux citoyens le droit de porter atteinte à leur intégrité physique dans le seul but de se procurer du plaisir, rappelle la dominatrice. C'est aussi pour mieux appréhender les notions d'emprise et de consentement qu'elle a fondé l'École des arts sadiens.

« On ne fait pas n'importe quoi dans le BDSM, il y a des règles à respecter, insiste-t-elle. On part d'un désir, d'un fantasme qu'on matérialise. Comme j'ai vu, lu et expérimenté énormément de choses, je propose de partager cette boîte à outils. »

Des intervenants viennent partager leur savoir-faire.

Juan Carlos, le patron de la Fistinière, une ancienne maison d'hôte du Cher dédiée à la pratique du fistfucking, dispense ainsi des master class sur « l'art de l'anal ».

« Ma clientèle est à 80% féminine »

La directrice promet « une démarche d'apprentissage » en petits groupes – pas plus de six personnes – et l'acquisition de compétences, comme percer une peau, prévenir les infections ou identifier les zones du corps à ne pas frapper. Le cursus complet s'étend sur un semestre. Comme à l'université, un diplôme le sanctionne. Le tarif pour six leçons s'élève à 490 euros, soit 81,67 euros par session.

« Je reçois énormément de demandes de couples ou de femmes qui veulent apprendre la domination, confie Marie Albatrice. Ma clientèle est à 80 % féminine. Les femmes ont plus de mal à se sentir légitimes dans cette posture de

domination. Elle est moins naturelle et plus cérébrale que chez les hommes. »



Marie Albatrice ou aXelle de Sade participe ici à une séance de "medical play", l'une des (nombreuses) pratiques du BDSM. Amaury Grisel

Ses élèves sont célibataires ou concubins, hétéros ou homos, jeunes ou plus âgés. Ils exercent en tant qu'expert-comptable, fonctionnaire, ingénieur ou consultante. C'est ce que les stagiaires disent à leur professeure, qui se garde bien de poser des questions trop personnelles. Elle-même navigue entre trois identités, sans toujours savoir laquelle son interlocuteur projette sur elle.

« Si vous dites que vous êtes dominatrice, les gens s'imaginent que vous êtes atteinte de nymphomanie, souffle Marie Albatrice, qui se présente à ses voisins en tant qu'arthérapeute. Alors que pas du tout ! Le soir, je fais l'étoile de mer (elle rit). »

« Marie sait mettre les gens à l'aise »

Alysse a découvert l'univers du BDSM sur le tard. « Dans mes plus jeunes années, j'ai eu une sexualité classique, hétéronormée, confie cette femme d'une cinquantaine

d'années. Aujourd'hui, ça fait partie de mon équilibre en tant que femme. C'est un univers dont on ne fait jamais le tour. »

C'est par les romans d'Eva Delambre, une autrice française dont l'œuvre traite des relations de domination, qu'elle s'est initiée voilà quatre ans à ces pratiques sexuelles. « Je me suis rendu compte que j'aimais ce sentiment d'être dominée, raconte Alysse. Puis j'ai cherché à rencontrer un guide pour construire une vraie relation. » Elle a aujourd'hui trouvé son « maître », un partenaire « solide » et « respectueux ».

C'est par le biais d'un ami commun que cette célibataire sans enfant, une « salariée classique » à la vie « assez active », a fait la connaissance de Marie Albatrice, la fondatrice de l'École des arts sadiens. « Nous nous sommes rencontrées lors d'un vernissage, se rappelle-t-elle. J'ai trouvé le personnage intrigant. Et fascinant. »

Alysse a suivi la plupart des leçons dispensées depuis l'ouverture de l'école. « Ce qui est intéressant, c'est d'être avec une professionnelle, en très petit comité, dit-elle. C'est un cadre sécurisant, bienveillant. Marie sait mettre les gens à l'aise. Chacun se sent en confiance pour poser ses questions. »

Malgré le rôle de soumission qu'elle a adopté, Alysse assure que la pratique du BDSM a développé sa confiance en elle : « Je m'en suis vraiment rendu compte dans certaines situations professionnelles ou familiales. C'est comme une espèce de force, un peu comme un socle, qui permet d'affronter les épreuves. Les gens pensent que les personnes qui se soumettent sont faibles. Non : il faut une très grande force pour se livrer, physiquement et surtout cérébralement, à quelqu'un. Il faut dépasser ses peurs, ses tabous. »

« Prendre en charge le rôle dominant n'est pas une position considérée comme normale pour une femme »

Docteure en psychologie sociale, Nathalie Lugand a publié en décembre *Une approche psycho-dynamique de la domination féminine dans les relations BDSM : la sexualité entre plaisir et travail* (éditions Routledge, disponible en précommande et uniquement en anglais), sur les liens entre plaisir et travail dans [la domination féminine](#).

Elle décrypte certains des mécanismes à l'œuvre dans le BDSM, leur connexion avec le monde du travail et les normes de genre en vigueur dans nos sociétés.

La fondatrice de l'École des arts sadiens à Saint-Denis indique qu'une grande majorité de ses élèves sont des femmes. Cela correspond-il à ce que vous avez pu constater sur le terrain ?

NATHALIE LUGAND. C'est en fait assez logique. Le domaine de la sexualité est encore considéré comme un domaine masculin. Or, quand on se dit que c'est son domaine, on a moins tendance à penser qu'on a quelque chose à apprendre, donc à prendre des cours. C'est sous-tendu par le préjugé persistant selon lequel les femmes auraient moins de pulsions sexuelles que les hommes. On l'entend encore dans beaucoup de discours. Cette idée-là n'est pas encore déconstruite, mais elle n'a aucun sens. Sur le terrain, je me suis évidemment interrogée sur le désir des femmes. Quand elles sont à l'aise pour en parler, elles mettent en avant ce qu'il y a d'érotique dans ces rapports de domination, le plaisir qu'elles prennent dans le fait de faire quelque chose de déviant aussi. Le fait d'être une femme en charge, c'est déjà déviant, le fait de soumettre des gens pour le plaisir, c'est déviant. Mais d'une façon générale, il y a davantage d'hommes que de femmes qui pratiquent. Cela s'explique. Tout le monde sait qu'elles ont davantage de contraintes, la responsabilité des enfants souvent, et moins de temps. Elles ont moins d'argent aussi.

Votre livre insiste sur le rôle du travail et la dimension économique du BDSM. Comment cela se manifeste-t-il ?

Le poids du travail et de l'économie est central. Très concrètement, les hommes achètent souvent les services sexuels des dominatrices. La consommation joue aussi un rôle important dans cette sexualité. Les objets ont un coût non négligeable. Mais la division sexuelle du travail a également un impact dans la sexualité. Un exemple : un bon nombre d'hommes soumis fantasment sur le fait de faire le ménage chez une dominatrice. Mais leur déception est parfois immense. Imaginez : ils ont passé des semaines à fantasmer la situation et tout à coup, ils se retrouvent tout seuls dans une pièce avec un balai à la main. À ce moment-là, c'est la dimension du travail qui reprend le dessus. Le décalage avec leur fantasme érotique est saisissant. Et ils ne s'y attendaient pas du tout car, souvent, ils ne le font pas chez eux. Du coup, ils n'avaient pas de représentation claire de ce que c'est concrètement.

Les normes de genre sont aussi présentes dans le BDSM qu'ailleurs ?

Ça évolue mais, oui, les normes de genre sont puissantes. D'une façon générale, le stigmate de la putain fait peur. Prendre en charge le rôle dominant n'est pas non plus une position considérée comme normale dans la sexualité pour une femme. J'ai bien senti l'impact de ces stigmates dans les entretiens que j'ai menés. Les pulsions sexuelles des femmes sont beaucoup moins ouvertement exprimées. Mais, dans les entretiens, on remarque que plus elles sont à l'aise dans leur vie professionnelle, plus elles sont en capacité de vivre et d'assumer leurs fantasmes. Il existe une corrélation claire entre le fait d'avoir des responsabilités au travail et celui de dominer des hommes.

L'image du BDSM a-t-elle changé ces dernières années ?

Le discours sur le SM a en tout cas beaucoup changé. Mais la bascule date des années 1980. Bien avant [« Fifty Shades of Grey »](#), de nombreux films – « Blue Velvet », « 9 Semaines 1/2 », par exemple – ont donné une visibilité à ces pratiques érotiques. C'est aussi à mettre en rapport avec la prolifération du sida et l'introduction du préservatif. Cette prise de conscience a généré un intérêt pour les sexualités non pénétratives. Mais jusque-là, le discours était très différent et les pratiques SM étaient considérées comme des pathologies mentales. C'est aussi à cette époque que des chercheurs ont mis en avant le « care » (l'attachement au bien-être de son homologue dans le BDSM) et que se sont développés les premiers codes éthiques de la pratique, permettant de tracer une ligne entre ce qui était défendable et ce qui ne l'était pas. Mais je ne dirais pas qu'il n'y a plus de tabou. Bon nombre de pratiquants s'interrogent d'ailleurs sur leur santé mentale. Ça n'est pas étonnant : s'ils ne sont plus considérés comme des troubles par le DSM (l'une des bibles du diagnostic psychiatrique), le sadisme et le masochisme apparaissent encore souvent aujourd'hui comme des maladies qu'il faut soigner.

Aux États-Unis, certaines dominatrices ont ouvert des écoles pour appliquer les grands principes de la domination dans la vie de tous les jours. Le BDSM a-t-il des répercussions dans le reste de la vie de ses pratiquants ?

J'ai assisté une dominatrice professionnelle pendant quatre mois. Elle me disait que son travail l'avait rendue plus directive, et plus autoritaire. Forcément, car elle a une posture à adopter. Elle vend le fantasme de cette femme froide, dominatrice, sûre d'elle... Ses manières de faire et son langage corporel quand elle domine des hommes ne s'arrêtent pas quand elle cesse de travailler. Mais il est faux de penser que la sexualité toute seule peut changer les rapports hommes-femmes. Il faut réfléchir aux circonstances dans lesquelles se passent ces rapports de domination. Si je suis étudiante, que j'ai 20 ans et que j'ai besoin de l'argent de mon esclave de 40 ou 45 ans pour payer mon appartement, qui tient vraiment les rênes de la relation ?